

Dans la boulangerie

Autor(en): **Fridolin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 24

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN REMÈDE

E la terrasse inférieure du château de Laufen près Schaffhouse, M. et Mme Bongarçon admiraient, vers la fin d'une lumineuse après-midi, les bonds désordonnés des flots verts du Rhin s'abîmant en un saut vertigineux dans le gouffre d'écume qui forme la chute du grand fleuve. Madame avait ouvert son parapluie pour abriter elle et son mari contre les atteintes de l'eau rejaillissant au-dessus du promontoire où ils se trouvaient. Devant eux, un autre couple de voyageurs affrontait, dans les mêmes conditions, l'imposant spectacle. Le bruit infernal causé par le fracas de la masse d'eau tombant sur elle-même empêchait les spectateurs d'échanger des réflexions, mais, M. Bongarçon, que sa femme retenait par un pan de son veston, s'avança jusqu'au parapet et, fort courageusement, fixa du regard le fond de l'abîme. Son œil exercé découvrit bientôt, accolée à la paroi, une latte que l'on avait placée exprès pour faire dévier un filet de l'onde tombante et l'envoyer, comme un jet d'eau fort naturel, asperger en une fine pluie les spectateurs avides de sensations fortes, afin de les mettre ainsi en contact immédiat et effectif avec une merveille de la nature. M. Bongarçon ne put s'empêcher, en se retournant de orier de toute la force de ses poumons :

— Tartarin de Tarascon eût été à son aise ici, puisqu'il y aurait trouvé la preuve qu'en Suisse on truque parfois la nature pour donner aux touristes la chair de poule.

Je ne sais si ces paroles furent comprises, mais en tout cas, leur écho parvint à « l'autre couple » qui, reconnaissant l'accent du pays de Morges, s'écria d'une seule voix :

— Tiens, vous êtes Vaudois !

— Mais, c'est sûr que nous le sommes, puisque nous venons de Morges, répondit M. Bongarçon, tout radieux de rencontrer des Romands. Et vous, seriez-vous par hasard aussi des Vaudois ?

— Cela va sans dire qu'on l'est ! Si nous n'étions pas en voyage, nous serions à cette heure occupés à « turbiner » dur à Lausanne, avenue d'Echallens.

La conversation étant plus qu'épuisante aux côtés d'une « usine » qui produisait un bruit semblable au grondement ininterrompu du tonnerre, nos quatre Vaudois s'empressèrent de tourner le dos à la chute du Rhin et de remonter l'étroit sentier conduisant au château-hôtel de Laufen où, heureux de se trouver entre compatriotes, ils résolurent sans grande discussion de « prendre un verre » en passant. A peine assis, la dame de l'avenue d'Echallens tint à compléter les formalités des présentations que le fracas des eaux mugissantes avait nécessairement écourtées.

— Est-ce que vous n'avez vraiment jamais entendu parler de mon mari ? fit-elle à M. et Mme Bongarçon. Il est possible que vous le connaissiez mieux sous son surnom de « Pelure d'orange » que sous le nom d'Antoine Duparc, car à Lausanne tout le monde l'appelle « Pelure d'orange », n'est-ce pas Antoine ? Et qu'il est tout fier de cet honneur ! Il y a du reste bien de quoi. Si l'on pouvait « statistiquer » toutes les personnes qui doivent à mon cher mari, sinon la vie, du moins une jambe, un bras ou des côtes, on serait étonné de leur nombre. Je répète souvent à Antoine que cela se retrouvera à son ensevelissement. Je suis sûre que la moitié de la ville y sera. Un bon homme comme ça !

Était-ce l'émotion de voir par anticipation l'imposant cortège des funérailles ou tenait-elle à souligner par un argument essentiellement féminin la haute valeur de son mari ? Toujours est-il que la brave dame Duparc se mit là-dessus à fondre en larmes et à sangloter comme un enfant.

Son mari, quelque peu décontenancé par cet intermède inattendu, s'empressa de rétablir l'équilibre en disant à sa trop tendre moitié :

— Comment sais-tu que c'est moi qui mourrai le premier ? Si tu délogeais avant moi, tu ne verrais pas mon ensevelissement !

Cette remarque eut le don de faire tarir rapide-

ment les larmes de la pauvre femme qui excusa de son émotivité et reprit le fil de ses explications :

— Vous ne savez pas que mon mari a une âme de philanthrope. Chaque fois qu'il aperçoit une pelure d'orange ou de banane errer sur la route ou sur le trottoir, il n'a pas de repos qu'il ne l'ait reléguée d'un adroit coup de pied dans quelque recoin où elle ne peut plus nuire aux personnes distraites ou affairées. L'autre jour, la cousine Alice Mercanton, d'Aran, qui ignorait cette manie de mon mari et qui l'observait de loin sur le Grand-Pont, n'arrivait pas à imaginer pourquoi, à chaque instant, il esquissait élégamment un pas de danse en jetant la jambe droite rapidement du côté gauche. Ce ne fut qu'après l'avoir rejoint que la cousine comprit le sens de ces chassés-croisés peu habituels sur la voie publique.

Mme Bongarçon qui, sans doute, n'avait jamais glissé sur une pelure d'orange et ne saisissait que bien imparfaitement le côté éminemment utilitaire de la vieille habitude de l'honorable M. Duparc, crut devoir, elle aussi, y aller de son expérience et de ses confidences. Elle ajouta en guise de commentaire :

— Je crois bien que chaque homme a sa manie. Si M. Duparc fait la chasse aux pelures d'orange, mon mari scie des billes dès qu'il ferme les yeux. A la maison, cela ne dérange personne, mais, en voyage, c'est bien malcommode. A Bâle, nous avons été insultés au milieu de la nuit à cause de cela et, hier soir, à Zurich, dans une chambre de l'hôtel adjacente à la nôtre, un petit gosse tout effrayé par ces ronronnements d'éphant a pleuré la moitié de la nuit et nous a tenus éveillés presque jusqu'au matin. Sa mère s'est plainte dès qu'elle nous a aperçus. Quelles aventures allons-nous encore avoir à cause de ces ronflements qui font trembler les murs ? Quand j'y pense, je perds presque le goût pour les voyages.

A l'ouïe de ces hauts faits, le visage de la bonne dame Duparc s'illumina d'un large sourire et, tendant les bras, elle donna affectueusement l'accolade à sa voisine en lui disant :

— Ma pauvre dame, consolez-vous ; je sais ce que c'est. J'ai passé par là ; mais, j'ai un remède qui est efficace et pas coûteux du tout. Procurez-vous une ficelle assez longue pour relier largement deux lits et, le soir, avant de vous endormir, attachez-la par un bout à un poignet de votre mari et par l'autre bout à vous-même, puis, chaque fois que le concert se fera trop sonore, tirez la ficelle plus ou moins énergiquement, de façon à amenuiser le souffle de M. Bongarçon. Ainsi, vous n'aurez plus d'ennuis, vous verrez, chère madame.

Pendant cette conversation, les messieurs, tout en dégustant leur vin, avaient placidement écouté les dames. « Pelure d'orange » se contenta, sur un clignement des yeux significatif de Bongarçon, d'ajouter après avoir entendu les conseils que donnait son excellente conjointe :

— Les femmes, n'est-il pas vrai, c'est fait pour barjaquer ; si l'on veut avoir la paix, il faut les laisser jaser.

Aimé Schabziger.

DANS LA BOULANGERIE

MANS, le garçon, courtise tour à tour la flutte Madeleine aux yeux en amandes et cette grande sèche de Marguerite aux tresses dorées. Ne s'avise-t-il pas, ce prussien, de coller un pain en première à cette fine fleur d'apprenti, qui faisait l'âne pour avoir du son ! Histoire de lui apprendre à se mêler de ses affaires !

Comme, suite de ce four, la discordance allait en croissant, il eut tôt fait d'être complètement brûlé et voilà ce que c'est que de tout mettre en cannelle. En fin de compte il a fallu aller chez le juge, homme de sens rassis, qui proposa tout chaud de partager la michie. Mais la note fut tellement salée qu'il fallut beaucoup de galette pour ne pas passer pour une tourte, si bien qu'il en restera pour longtemps pané, sinon glacé.

C'est grâce au patron à la barbiche poivre et

sel qui ne peut être à la fois au four et au moulin, mais n'a pas mangé son pain blanc le premier, qu'il a pu sortir du pétrin. Quelle bonne pâte, tout de même !... Fridolin.

Un grand modeste. — Voilà comment l'on pourrait surnommer l'ingénieur genevois René Thury, éminent pionnier de l'électrotechnie ! Ancien collaborateur d'Edison, il a réalisé une série d'inventions qui eussent fait la gloire d'un autre, mais M. Thury préfère, comme la violette, l'ombre discrète. C'est donc par une sorte de miracle que *L'Illustré* du 15 juin est en mesure de présenter une captivante interview du vieux chercheur genevois, interview qui est, par surcroît, illustrée de fort belles photographies. A noter dans le même numéro des reportages photographiques sur la création de « La Terre et l'Eau » à Mézières, la fête des Narcisses, les courses de Morges, la nouvelle plage de Neuveville, un dimanche à Chillon, etc.

LA CARPE

A PRES un premier conciliabule et une longue discussion sans aucun résultat, M. et Mme Tirefontaine résolurent de tenir une nouvelle conférence et d'y admettre leur fille Elodie. Après tout, Elodie avait vingt-quatre ans et quelques mois ; il s'agissait d'elle et de son avenir ; il était naturel et même légitime qu'elle eût voix au chapitre.

M. Tirefontaine, assis au coin de la cheminée, avait un air plus empesé, plus solennel que de coutume ; Mme Tirefontaine, les mains jointes sur son tricot et les besicles relevées sur son front, tenait les yeux obstinément baissés. Elodie entra.

— Mon enfant, commença aussitôt M. Tirefontaine, tandis que Mme Tirefontaine toussotait dans sa main d'une petite toux sèche, par où avait coutume de se manifester son émotion, te voilà arrivée à un âge où il faut décidément songer à t'établir.

Elodie soupira : n'était-ce point, avec son rêve le plus cher, son souci perpétuel ?

— Tu nous parais avoir la vocation du mariage, et nous ne voulons pas la contrarier. Préoccupés depuis longtemps de ton bonheur, nous avons même, ta mère et moi...

Mme Tirefontaine, plus étranglée encore, détournait la tête pour s'essuyer les yeux.

— ...Nous avons parlé à cette excellente Mme Vulpain, qui a su réunir déjà avec tant d'adresse les pierres de bien des foyers heureux, et elle nous a confié, l'autre jour, qu'elle songeait pour toi au fils d'une de ses amies.

Les jours d'Elodie s'empourprèrent, et ce fut à son tour d'avoir les yeux humides et la gorge serrée, tandis que M. Tirefontaine poursuivait, impassible, de sa même voix grave :

— Or, nous voudrions, dans une conjoncture aussi importante, améliorer encore, si possible, ses bonnes dispositions à ton égard, et il nous a semblé que, quel que soit son désintéressement, un petit cadeau... une attention de ce genre, n'est-il pas vrai ? n'est jamais pour déplaire... Seulement, nous sommes, sur ce point, assez embarrassés ; et nous avons cru bon, puisque tu es la première intéressée, de prendre ton avis. Que lui offrir ? une gerbe de fleurs ! La fleuriste de la rue des Audiettes vint justement de recevoir de Nice des ceilletons merveilleux.

Mme Tirefontaine rabassa ses lunettes et, regardant son mari par-dessus leur monture d'écaillé :

— Prosper, je te l'ai déjà dit, des fleurs, à l'âge de Mme Vulpain, cela pourrait lui paraître ironique ; tu sais tout comme moi qu'elle est très susceptible ; je craindrais qu'elle interprêtât mal notre bonne intention.

Maman a peut-être raison, fit Elodie, qui tremblait déjà que quelque maladresse vint, par mégarde, compromettre l'espoir si charmant tout à coup entr'ouvert dans son cœur.

— Je crois, reprit Mme Tirefontaine, qu'un coussin brodé par Elodie ferait bien mieux l'affaire.

— Fort possible, objecta son mari, mais avant que le coussin soit brodé, Elodie, j'espère, sera mariée... à moins que Mme Vulpain, en ce